

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2011)
Heft: 5

Artikel: Le raid sur le repaire d'Oussama ben Laden
Autor: Monnerat, Ludovic
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-514562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

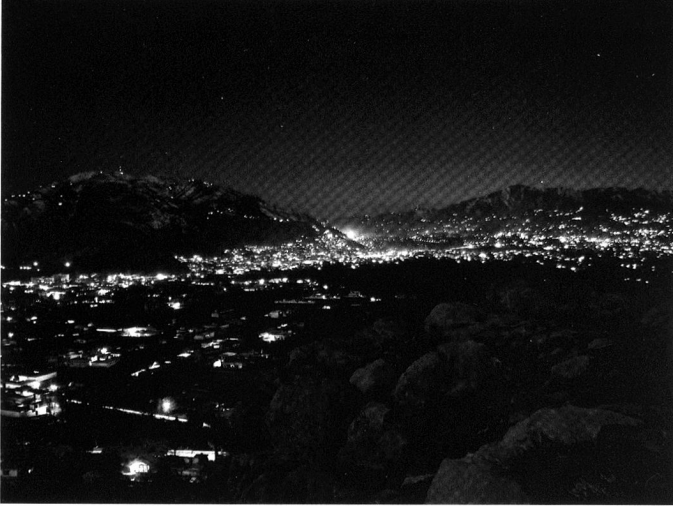
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La ville d'Abbottabad au Pakistan, située à 50 km de la capitale Islamabad.

Forces spéciales

Le raid sur le repaire d'Oussama ben Laden

Lt col EMG Ludovic Monnerat

Rédacteur adjoint, RMS+

Le raid du 2 mai dernier sur la bâtisse fortifiée qu'occupait la figure de proue d'Al-Qaïda a illustré de manière exemplaire les effets de renseignements de première qualité, lorsqu'ils sont exploités par un élément d'engagement capable d'être projeté discrètement pour exécuter une action précise et proportionnelle sur un objectif stratégique.

Cette action directe des forces spéciales américaines n'a été cependant que l'aboutissement d'une traque pour le moins difficile et prolongée.

En 1998 déjà, suite aux attentats contre les ambassades des Etats-Unis en Tanzanie et au Kenya, une unité similaire avait reçu la mission de préparer la capture – sinon l'élimination – d'Oussama ben Laden ; l'indécision et l'incertitude des dirigeants politiques et militaires avaient alors rapidement rendus vains de tels préparatifs.¹

En 2001, après l'offensive aéroterrestre qui a balayé les Talibans et leurs alliés, les mêmes forces spéciales avaient également tenté d'intercepter le Saoudien dans les montagnes afghanes ; c'est alors l'hésitation de la conduite militaire à engager les forces permettant de verrouiller la région des combats, et en conséquence le recours à des alliés locaux d'une loyauté fluctuante, qui avait provoqué un nouvel échec².

Dix ans plus tard, avec l'opération NEPTUNE SPEAR et le raid sur la bâtisse d'Abbottabad, on pourrait conclure à un succès éclatant. Les informations disponibles à ce jour³ montrent toutefois une réalité plus nuancée.

1 Voir Pete Blaber, *The Men, the Mission and Me*, Berkley Hardcover, 2008.

2 Voir Dalton Fury, *Kill Bin Laden*, St. Martin's Griffin, 2009.

3 Les sources utilisées incluent notamment : Marc Ambinder, "The secret team that killed bin Laden", *National Journal*, 02.05.2011 ; Mark Mazzetti, Helene Cooper et Peter Baker, "Behind the Hunt for Bin Laden", *New York Times*, 02.05.2011; msnbc.com, "How the US tracked couriers to elaborate bin Laden compound", 03.05.2011; Stuart Winter et Marco Giannangeli, "Britons 'planned raid on bin Laden hideout'", *The Express*, 08.05.2011; Adam Goldman et Matt Apuzzo, "The man who hunted Osama bin Laden", Associated Press, 05.07.2011; enfin, la page Wikipedia consacrée à ce sujet ("Death of Osama bin Laden", http://en.wikipedia.org/wiki/Death_of_Osama_bin_Laden).

Un long travail d'analyse

La traque d'Oussama ben Laden a été une longue entreprise menée sous l'égide du principal service de renseignements américain, la CIA. Dès 2002, lorsque des membres d'Al-Qaïda ont été capturés de par le monde et soumis à des interrogatoires particulièrement durs, le voile a commencé à se lever sur l'entourage immédiat de ben Laden et sur l'identité de ses aides les plus fidèles; le pseudonyme d'un individu faisant office de courrier personnel a été identifié et les interrogateurs ont rapidement eu la conviction que cet homme jouait un rôle essentiel dans le dispositif du leader islamiste.

Ce dernier dépendait étroitement de tels auxiliaires pour ses activités : il évitait en effet d'utiliser tout moyen de communication moderne, téléphone cellulaire ou courrier électronique, et recourait à des estafettes pour transmettre les séquences vidéo, les enregistrements sonores et les messages opérationnels à ses fidèles, via des cafés Internet au Pakistan. Les mêmes auxiliaires revenaient ensuite auprès de leur chef avec les messages adressés à ce dernier et téléchargés au même endroit.

Selon certaines sources, il a fallu attendre jusqu'en 2005, et l'engagement d'un nombre croissant d'officiers traitant en Afghanistan comme au Pakistan, pour obtenir le nom de famille du courrier personnel en question, l'un des plus proches de ben Laden. Les outils développés par le service de renseignements spécialisé dans les écoutes téléphoniques et les interceptions de courriels, la NSA, ont ensuite permis d'obtenir son prénom.

Selon d'autres sources, l'information a été obtenue en 2007, lorsque des cadres haut placés d'Al-Qaïda – et notamment Khalid Shaikh Mohammed, le planificateur des attentats du 11 septembre 2001 – ont divulgué ou confirmé l'identité de ce courrier, suffisamment important pour être connu dans les cercles dirigeants. Il aurait ensuite fallu attendre 2009 pour savoir dans quelle région du Pakistan il vivait, en compagnie de son frère.

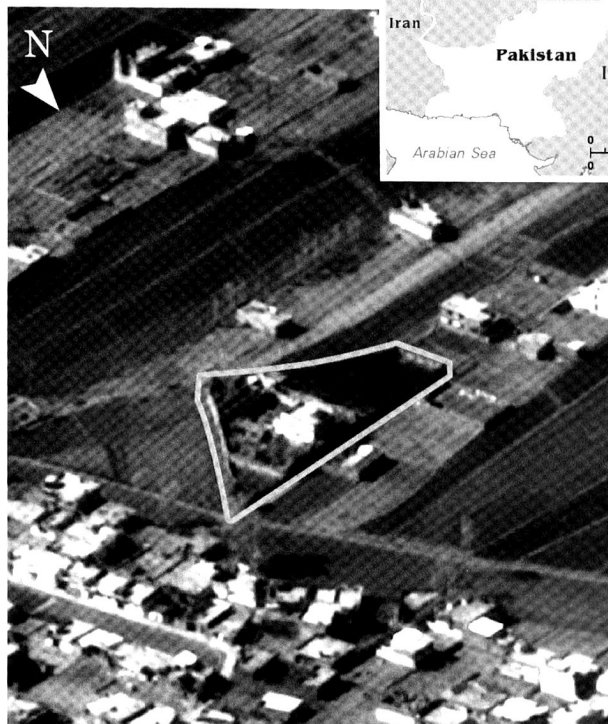
Quoi qu'il en soit, la percée a été faite à l'été 2010, lorsque la CIA a identifié visuellement le courrier au Pakistan

Le repaire d'Oussama ben Laden, selon des images diffusées par la CIA.

Preconstruction, 2004



Postconstruction, 2011



et lorsque différentes méthodes ont permis de le suivre jusqu'à une maison fortifiée de trois étages, entourée de murs de protection atteignant jusqu'à 5 mètres de haut et surmontés de fil de fer barbelé, dans la ville d'Abbottabad, un chef-lieu de district situé à quelque 50 km au nord-est d'Islamabad. En septembre 2010, les analystes responsables de la traque de ben Laden avaient acquis la certitude que la piste suivie avait de bonnes chances de parvenir à la cible, et que le courrier personnel menait effectivement au repaire du leader islamiste.

Des moyens importants ont été déployés pour confirmer cette localisation. Pendant de longues semaines, des satellites d'observation ont pris des images haute résolution de la bâtisse, sans parvenir à des conclusions définitives ; cela a néanmoins permis d'estimer le nombre de personnes vivant à l'intérieur. Les écoutes de la NSA semblent n'avoir fourni aucune information supplémentaire : les occupants de la maison fortifiée non seulement évitaient toute communication électronique, mais poussaient la discrétion jusqu'à brûler leurs déchets au lieu de les déposer sur la chaussée. Enfin, la CIA a positionné pendant une période limitée plusieurs agents à proximité de la cible, afin d'observer les allées et venues autour de celle-ci.

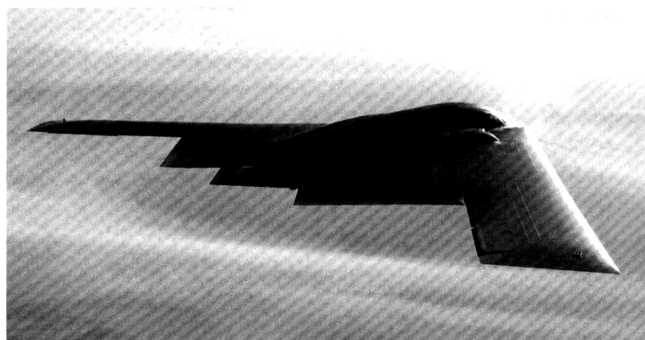
En février 2011, il a fallu se rendre à l'évidence : les informations disponibles indiquaient avec un bon degré de probabilité qu'Oussama ben Laden se cachait à Abbottabad, mais sans certitude et sans possibilité d'en savoir davantage. C'est à ce moment que le directeur de la CIA, avec l'aval du président Obama, a donné la mission aux forces spéciales américaines de préparer une frappe militaire sur la cible.

Raid hélicoptère ou bombardement ?

La mission en question a été confiée au Joint Special Operations Command (JSOC), un état-major spécialisé dans le contre-terrorisme et disposant pour ce faire des unités terrestres, maritimes et aériennes les plus performantes du commandement américain des forces spéciales ; il s'agissait donc d'un engagement subsidiaire au profit et sous la responsabilité de la CIA. Le commandant du JSOC, le vice-amiral William McRaven, a du reste reçu sa mission dans le quartier général de la CIA, et une partie de sa chaîne de commandement militaire – comme la presque totalité de l'administration Obama – n'a pas été informée au préalable de l'action projetée, afin de minimiser le risque de fuites et de réduire les frictions en général.

Le problème à résoudre était le suivant : comment atteindre une cible située quelque 160 kilomètres à l'intérieur d'un

Une frappe aérienne avec des bombardiers furtifs de type B-2 était l'une des options considérées.





Deux hélicoptères MH-47 se préparant à embarquer des commandos afghans en juin 2011.

pays en principe allié, avec suffisamment de discrétion et de célérité pour empêcher à la fois que la cible prenne la fuite et qu'une confrontation militaire ait lieu ? L'amiral McRaven a détaché de son état-major un colonel pour travailler directement avec la CIA, et c'est sur la base du dossier d'objectif établi par celle-ci et des capacités disponibles au sein des forces armées américaines que seront élaborées trois options militaires :

- Une action directe sous la forme d'un raid hélicoptéré exécuté par les forces spéciales américaines, à partir des bases existant en Afghanistan ;
- Une frappe aérienne exécutée par plusieurs bombardiers furtifs B-2, décollant de bases situées aux Etats-Unis ;
- Une action directe binationale sous la forme d'un raid exécuté avec des agents des services de renseignements pakistanais, informés quelques heures auparavant.

Le directeur de la CIA, Leon Panetta, a présenté ces options le 14 mars à la Maison Blanche lors d'un conseil de sécurité nationale, le premier des 5 qui se sont tenus à ce sujet. Plusieurs proches conseillers de Barack Obama se sont inquiétés de l'impact que pourrait avoir la capture ou l'élimination de ben Laden par une action militaire sur les relations déjà difficiles avec Islamabad ; l'emprisonnement d'un employé privé de la CIA, en janvier, était alors un aspect de la discussion (il sera libéré le 16 mars, ce qui enlèvera de l'évaluation générale le risque de son exécution). La préférence pour une action strictement nationale afin de conserver le secret des préparatifs a rapidement exclu la troisième option.

Le 22 mars, le Président a demandé l'avis de ses conseillers quant aux deux options militaires restantes. Le secrétaire à la Défense, sensible aux risques d'un raid hélicoptéré par rapport à l'incertitude quant à la présence d'Oussama ben Laden à Abbottabad, a demandé aux responsables militaires d'approfondir l'option d'une frappe aérienne ; Barack Obama semblait alors également pencher pour cette option, qui sera travaillée dans l'intervalle par des officiers spécialisés dans l'emploi d'armes de précision.

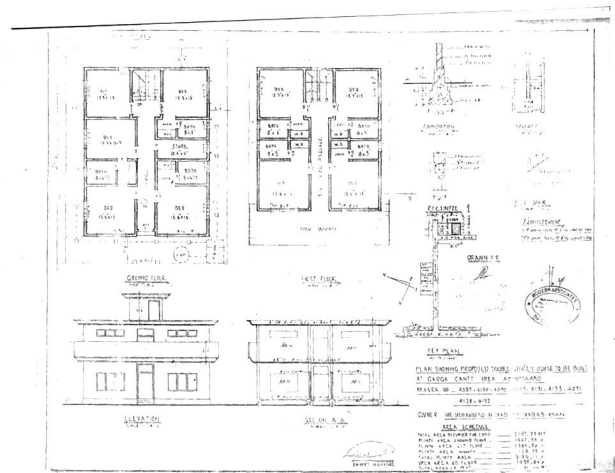
Le 29 mars, lors d'un autre conseil de sécurité nationale, les responsables militaires ont affirmé que 32 bombes intelligentes de 900 kg étaient nécessaires pour détruire la cible avec certitude, ceci parce que l'existence d'un bunker souterrain ne pouvait pas être exclue. Il ne serait dès lors resté qu'un grand cratère, rendant impossible l'identification du leader islamiste, et des dommages collatéraux à des maisons voisines auraient pu entraîner des pertes dans la population locale. Du coup, le Président

Le repaire d'Oussama ben Laden

Alors que les services de renseignements suspectaient de longue date qu'il se dissimulait dans la zone tribale du Waziristan, au nord du Pakistan et loin de l'autorité d'Islamabad, Oussama ben Laden se cachait en quelque sorte à la vue de tous, dans une capitale provinciale renommée pour la douceur de son climat et la qualité de ses établissements éducatifs. L'académie militaire nationale du Pakistan, dans laquelle des officiers américains ont régulièrement séjourné, se trouve même à un peu plus d'un kilomètre de la résidence choisie par le leader islamiste !

Construite en 2005, la bâtisse fortifiée qui lui servait de repaire était au centre d'un périmètre couvrant 4'000 m², délimité par des murs de protection d'une hauteur oscillant entre 3,6 et 5,5 mètres. Deux points de cont rôle successifs assuraient le filtrage des visiteurs, avant de parvenir à la zone où le bâtiment de 3 étages devenait accessible. Aucune fenêtre ne donnait sur l'extérieur, et un mur supplémentaire de 2,1 mètres protégeait les appartements de ben Laden – de quoi donner au Saoudien de 1,93 m une protection supplémentaire contre les regards indiscrets.

D'après des sources américaines, les objets saisis dans ses appartements lors du raid comprenaient 10 téléphones cellulaires, 5 à 10 ordinateurs, 12 disques durs, au moins 100 autres supports de données (CD, DVD, clefs USB) ainsi que des notes manuscrites. La bâtisse d'Abbottabad, même coupée de son voisinage, n'en servait pas moins de quartier-général pour celui qui jouait encore bel et bien, sur la base de ces informations, un rôle dirigeant et opérationnel dans la mouvance islamiste. Le système des courriers transportant les supports de données vers des points d'accès publics divers en était la conséquence.



Les plans du bâtiment principal datant de 2004 ont été retrouvés par un journaliste après le raid.

a décidé de geler l'option du bombardement et donné au vice-amiral McRaven la mission de préparer l'option du raid hélicoptéré.



Le repaire d'Oussama ben Laden, selon des images diffusées par la CIA.

Un plan simple et direct

Pour des raisons évidentes de sécurité opérationnelle, tous les détails sur l'opération NEPTUNE SPEAR n'ont pas été rendus publics ; malgré cela, il est possible de reconstituer dans les grandes lignes le déroulement du raid planifié et exécuté par le JSOC.

Le plan développé suite à l'approbation de l'option militaire comprenait les éléments suivants :

- Une base d'opérations avancée située sur la base aérienne de Bagram, au nord de Kaboul, en Afghanistan (c'est une base utilisée en permanence par les forces spéciales, ce qui évite de générer des soupçons) ;
- Un point de rassemblement situé près de la ville de Jalalabad dans l'est de l'Afghanistan, faisant en quelque sorte office de dernier couvert (et peut-être de point de ravitaillement avancé) ;
- Un élément d'engagement comprenant 2 équipes de 12 opérateurs des forces spéciales de l'U.S. Navy, embarqué dans 2 hélicoptères MH-60 modifiés (afin d'être encore plus discrets) et conçu pour être inséré directement sur l'objectif, puis rapidement extrait ;
- Un élément de réserve (force de réaction rapide, QRF) qui croîtra en cours de planification pour atteindre 2 équipes de 12 opérateurs des forces spéciales de l'U.S. Navy renforcées par un détachement de Rangers, dans 3 hélicoptères lourds MH-47, positionnés aux deux tiers de la distance séparant Jalalabad d'Abbottabad ;
- Un appui général dans l'espace aérien, avec des avions de combat pour maintenir la supériorité aérienne en cas d'accrochage, des avions de guerre électronique pour brouiller les communications et interrompre les appareils électroniques dans la zone de l'objectif, des drones d'observation pour assurer une surveillance rapprochée avant, pendant et après la mission, ainsi que des équipes de recherche et sauvetage au combat au cas où l'un des hélicoptères venait à s'écraser.

Les opérateurs prévus pour la mission provenaient d'un escadron d'une unité nommée « groupe de développement de la guerre maritime spéciale » (Naval Special Warfare Development Group, DevGru), anciennement connue sous le nom de « SEAL Team Six » ; il s'agit de la formation la plus performante issue des forces spéciales de la marine américaine. Les hélicoptères provenaient du 160^e régiment d'aviation d'opérations spéciales et faisaient donc partie – tout comme les Rangers – plus largement du commandement américain des opérations spéciales.

Le choix de l'escadron du DevGru s'expliquait en partie par le fait que l'unité revenait précisément d'une rotation en Afghanistan, avec l'expérience d'engagements transfrontaliers sur sol pakistanais, et pouvait recevoir une nouvelle mission sans attirer l'attention. Les préparatifs ont ainsi pu être menés sans délai, même si le détachement formé pour la mission ignorait l'emplacement et l'identité de la cible avant d'être projeté ; des répétitions grandeur nature ont ainsi eu lieu sur le continent américain les 7 et 13 avril, en utilisant des modèles approximatifs de l'objectif, afin de tester et de valider la variante tactique élaborée au sein du JSOC.

L'infiltration dans l'espace aérien pakistanais constituait évidemment une partie critique de l'opération. Les planificateurs avaient la certitude que les hélicoptères choisis pouvaient franchir les distances de façon suffisamment discrète et rapide pour à la fois insérer, extraire et exfiltrer les équipes d'opérateurs – ainsi que leur cible et une partie de ses biens – sans aucune confrontation avec les forces armées pakistanaises. Il est vrai que les Américains ayant assuré l'équipement et l'entraînement des aviateurs d'Islamabad, ils avaient non seulement une connaissance détaillée de leurs capacités, mais plus encore une surveillance permanente des activités menées par les F-16 pakistanais.

Malgré cela, lorsque le vice-amiral McRaven a présenté son concept d'engagement au conseil national de sécurité,



La base aérienne de Bagram, au nord de Kaboul, vue depuis la tour de contrôle.

le 19 avril, le Président Obama a estimé que le plan était trop incertain dans l'éventualité d'une confrontation armée avec les forces pakistanaises en général ; tout en acceptant le plan de manière provisoire, il a donc demandé au commandant du JSOC d'assurer que le détachement engagé serait capable, si nécessaire, de procéder par la force à son repli hors du Pakistan. Cette demande aboutit au renforcement de la force de réaction rapide, de sorte que les éléments directement impliqués dans le raid comptaient 79 militaires – ainsi qu'un chien – et 5 hélicoptères.

Sous la conduite de McRaven, le détachement entreprit ensuite son déploiement sur la base aérienne de Bagram. Dans un périmètre fortement sécurisé de celle-ci, une réplique grandeur nature de la bâtisse fortifiée de ben Laden avait été érigée pour permettre des répétitions de la phase centrale de l'opération avec un réalisme maximal. La région d'Abbottabad ayant été touchée par un fort tremblement de terre en 2005, des images satellites du secteur avaient alors été prises en nombre ; l'exploitation de ces archives a permis de reconstituer la construction du bâtiment, et ainsi d'en faire une reproduction fidèle. C'est le 28 avril que le président des chefs d'état-major interarmées, l'amiral Michael Mullen, a présenté au conseil de sécurité nationale la dernière version du concept d'engagement. Barack Obama a demandé à parler directement à McRaven pour s'assurer que ce dernier estimait toujours que l'opération était faisable ; puis, assuré que tel était le cas, il s'est donné le temps de la réflexion pour mûrir sa décision, et a annoncé son

approbation finale pour l'opération 16 heures plus tard, le 29 avril à 0820 (heure de Washington), en vue de son exécution le 30 avril.

Les conditions météorologiques ayant imposé un report d'une journée, c'est finalement le 1^{er} mai à 1322 que le directeur de la CIA donnera le feu vert au commandant du JSOC.

38 minutes sur l'objectif

L'opération étant conçue pour être exécutée par une nuit sans lune ou presque, les hélicoptères américains ont franchi la frontière pakistanaise peu après minuit, le 2 mai, sans être repérés. Selon le concept d'engagement, l'une des équipes d'opérateurs devait être insérée par aérocordage (*fast rope*) directement sur le toit et l'autre déposée dans la cour de l'objectif. L'un des hélicoptères, surpris par des conditions de portance imprévues, a toutefois été contraint à un atterrissage violent, brisant l'un de ses rotors dans l'aventure, sans que cela empêche les opérateurs à bord de lancer leur attaque ; l'autre hélicoptère MH-60, du coup, s'est posé à l'extérieur du périmètre, obligeant l'équipe du DevGru à escalader rapidement les murs pour se joindre à l'assaut.

Le déroulement de celui-ci ayant fait l'objet de déclarations et de révélations en partie contradictoires, il ne serait pas pertinent d'entrer dans le détail. Une fusillade a rapidement éclaté, les habitants ayant été réveillés par le bruit des hélicoptères, et les deux frères – dont le courrier personnel de ben Laden – vivant au



Un Ranger en position en Afghanistan. Les Rangers seront en réserve lors du raid.

premier étage du bâtiment étant équipés d'armes légères. La prise des deux étages supérieurs, utilisés par le *leader* islamiste et sa famille, n'a apparemment donné lieu qu'à un usage unilatéral de la force, l'un des fils de ben Laden puis ben Laden lui-même ayant été abattus avant d'avoir pu faire usage des armes disponibles à proximité. Sur les 22 personnes (9 adultes et 13 enfants) présentes dans la bâtisse, selon des sources américaines, 5 ont été tuées et 17 capturées, dont 3 blessées. Les Américains n'ont subi aucune perte.

La phase offensive de l'assaut, menée à coup d'explosifs pour ouvrir les portes et percer les murs, de fusils d'assaut et d'appareils de vision nocturne pour identifier et neutraliser toute menace, a duré quelque 15 minutes. La force de réaction rapide a été appelée sur les lieux pour assurer l'extraction du personnel, l'hélicoptère endommagé étant détruit à l'explosif pour empêcher la perte d'équipements sensibles. La phase de réorganisation, consacrée à une fouille détaillée du bâtiment permettant la saisie de plusieurs supports de données, mais aussi à l'interrogation des non combattants présents sur place, a duré quelque 23 minutes. Au total, le détachement de forces spéciales n'a donc passé que 38 minutes sur l'objectif.

L'exfiltration à travers l'espace aérien pakistanais puis l'arrivée à la base aérienne de Bagram se feront sans incident. Le cadavre d'Oussama ben Laden aura été identifié positivement par différentes méthodes (mesure de la taille, reconnaissance faciale, témoignage de l'une des femmes, puis comparaison de l'ADN). Il sera ensuite

transporté par un converti V-22 escorté de deux F/A-18 à bord du porte-avions *USS Carl Vinson*, puis inhumé en mer. C'est le 6 mai que le réseau Al-Qaïda diffusera un communiqué confirmant le décès de son *leader*.

Durant l'exécution de l'assaut, des images prises par un drone d'observation ont été diffusées en temps réel devant le conseil national de sécurité, pendant que le directeur de la CIA, par vidéoconférence, transmettait les informations reçues directement du commandant tactique ; l'image du Président Obama et de ses conseillers observant un grand écran a marqué les esprits.

Analyse de l'opération

Pour les Etats-Unis, éliminer l'un de leurs ennemis les plus décidés constitue évidemment un succès d'ampleur stratégique ; les attentats du 11 septembre 2001 sont désormais perçus dans une perspective différente, puisque celui qui a appelé à la guerre sainte partage le sort de ses victimes. Malgré cela, il faut relever que l'issue de cet affrontement pour ainsi dire personnalisé aurait pu être bien différente.

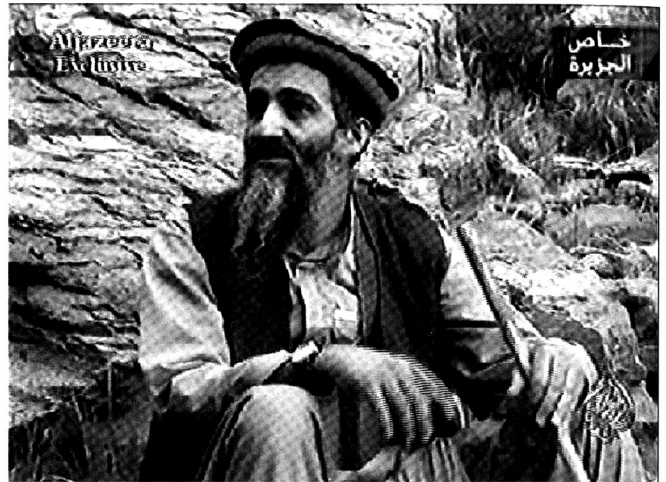
La conduite politique de l'administration Obama prête clairement le flanc à la critique. D'une part, bien que les décisions prises avant le raid semblent judicieuses, la gestion de la communication après le raid – en particulier pour le traitement de la dépouille de ben Laden et les images afférentes, ainsi que pour la question de l'autorisation préalable de tuer – a démontré des lacunes évidentes. On pourrait croire que la crainte d'un échec,

Une légalité en question

Les aspects légaux de l'opération NEPTUNE SPEAR ne sont pas les moins intéressants. Il faut d'abord relever que, les Etats-Unis n'étant pas en guerre avec le Pakistan, la subordination des moyens militaires du JSOC à la CIA était le seul moyen permettant de mener une action offensive de ce type. La nature belligérante d'Oussama ben Laden vis-à-vis des Etats-Unis ne faisant aucun doute, les juristes américains ont ainsi pu inscrire cette action dans le cadre du conflit armé contre Al-Qaïda. La résolution votée par le Congrès après les attentats du 11 septembre fournit en outre une base légale encore plus solide à cette fin – au niveau national, bien entendu. Le fait qu'Oussama ben Laden ait été inculpé en 1998 par une cour américaine n'y change pas grand-chose.

Au niveau international, mis à part les griefs bien compréhensibles de l'Etat pakistanais, la situation est plus nuancée. Si la figure de proue d'Al-Qaïda est effectivement assimilée au chef d'une organisation combattante, les circonstances de son décès sont importantes ; et comme il semble qu'un opérateur américain l'ait abattu sans qu'il fût armé, mais dans une pièce où étaient disposées ses armes personnelles, le cas peut donner lieu à discussion. La logique des règles d'engagement observées par le détachement de forces spéciales s'oppose ici à la nature de la mission entre capture et élimination, des informations contradictoires circulant à ce sujet.

Leon Panetta, directeur de la CIA du 13 février 2009
au 1^{er} juillet 2011.



Oussama ben Laden, dans l'une de ses vidéos diffusées via Al Jazeera.

d'un désastre à la « Black Hawk Down », a empêché les dirigeants américains de prévoir le succès militaire et la manière de l'exploiter pleinement.

D'autre part, le facteur temps témoigne d'un rythme décisionnel plutôt étonnant. Il a certes fallu 5 mois à la CIA pour transformer une piste solide en un dossier d'objectif probable ; cela montre la prudence d'un service de renseignement pas toujours brillant. Mais il a surtout fallu plus de 2 mois pour obtenir l'approbation politique de l'opération, dont 2 semaines uniquement pour choisir une option militaire, alors que les préparatifs du JSOC auraient probablement pu être faits en 2 à 4 fois moins de temps, selon les mesures de sécurité opérationnelle à observer. Le tout étant couronné par les 16 heures prises par Barack Obama lui-même pour « dormir » sur sa décision.

La cause du succès américain est donc en premier lieu l'impéritie – ou le fatalisme – d'Oussama ben Laden : ayant trouvé une résidence somme toute confortable et bien dissimulée dans une région tranquille, ce dernier semble avoir renoncé à ces déplacements réguliers et discrets qui permettent aux fugitifs de rester hors d'atteinte. En restant 6 ans reclus dans une demeure facile d'accès, le *leader* islamiste a permis à une administration Obama réticente et indécise, guère au diapason d'un conflit armé, d'écrire presque malgré elle une page d'histoire.

La conduite militaire doit être évaluée bien différemment. En appliquant à la lettre sa théorie des opérations spéciales et les 6 principes qui la fondent (voir pages suivantes), le contre-amiral McRaven peut être crédité d'une action stratégique qui illustre parfaitement les points forts des forces spéciales. Il existe bien des raisons pour lesquelles l'opération NEPTUNE SPEAR aurait pu être un échec, mais les frictions ont pu être gérées grâce aux éléments suivants :

- Le plan était simple, avec un objectif unique – Oussama ben Laden –, une méthode d'accès directe, et des effectifs minimaux (même la force de réaction rapide gonflée suite à la demande du Président est restée raisonnable) ;
- Le plan était bien protégé, grâce à un compartimentage strict à tous les niveaux – en profitant de mesures déjà existantes – et grâce à une intégration étroite entre le JSOC et la CIA, sans pour autant nuire aux coordinations nécessaires ;



NEW YORK POST

Page
Six.

MONDAY, MAY 2, 2011 / Cloudy, showers, 60-86 / Weather: P. 24

LATE CITY FINAL

www.nypost.com

50¢

OFFICIAL: Bin Laden dead

**GOT
HIM!**

**Vengeance at last!
US nails the bastard**

**PAGES 2, 3, 4,
5, 6, 7, 8 & 9**



Les tabloïds américains ont accueilli sans mélange la nouvelle.

- Le plan a été répété de façon détaillée, grandeur nature et avec l'ensemble des équipes engagées, comme le montre la réaction immédiate lorsque l'insertion s'est heurtée à une difficulté technique ;
- L'action a été déclenchée par surprise, grâce à une approche puis à une infiltration menées sans éveiller les soupçons des forces armées pakistanaises, même si le mode opératoire – le transport hélicoptère – est notoirement bruyant ;
- L'action a été exécutée rapidement, en 38 minutes sur l'objectif et probablement moins de 3 heures au-dessus du sol pakistanais, ce qui n'a pas laissé la possibilité à la cible de prendre la fuite et n'a pas permis d'intervention extérieure ;
- L'action a été menée en pleine conscience de l'objectif, avec une concentration maximale du personnel engagé, grâce à la possibilité évidente de rendre justice au commanditaire des attentats du 11 septembre.

Il faut naturellement relever que, Oussama ben Laden ayant fait le choix de la discrétion au détriment de la puissance de feu, l'essentiel de l'opération du côté américain reposait sur le camouflage et la précision de l'action, en particulier pour éviter une confrontation armée ou des dommages collatéraux pouvant générer une situation inacceptable pour le Pakistan. En se cachant en milieu urbain dans la profondeur du territoire pakistanais, le *leader* islamiste pensait peut-être avoir trouvé la parade face au bras vengeur de la politique américaine ; entendre en pleine nuit le rugissement de 2 hélicoptères, sentir les ondes de choc des explosifs utilisés pour forcer les entrées et voir les militaires américains gravir les escaliers de son repaire – tout cela a dû former un démenti fulgurant.

L. M.